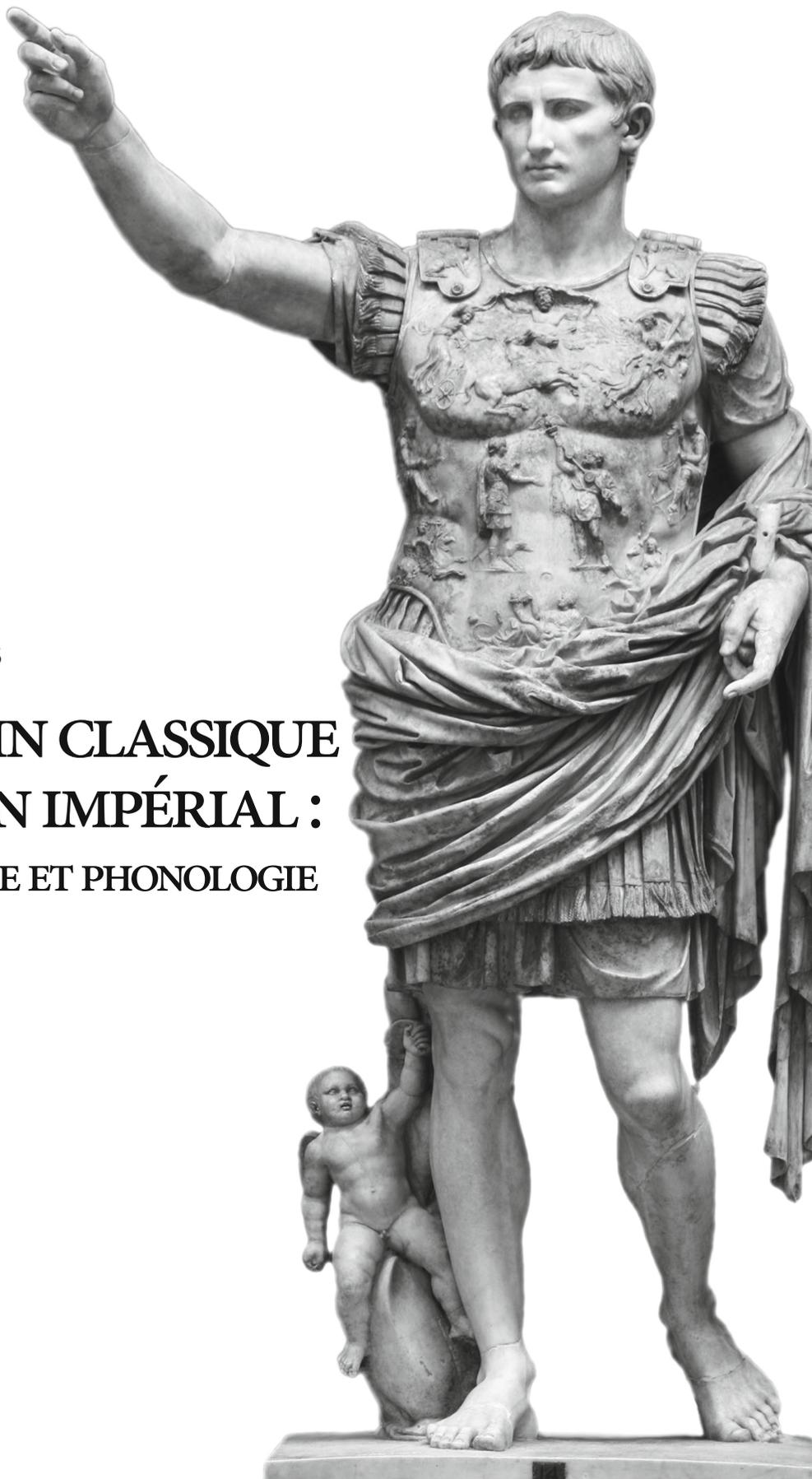


Julien Pons

**DU LATIN CLASSIQUE
AU LATIN IMPÉRIAL :
PHONÉTIQUE ET PHONOLOGIE**



*A mon Ami Léon Nadjo, autrefois Professeur de Latin à l'Université de
Tours, je dédie cet ouvrage, à l'occasion de la 10^{ème} année de son décès*

EXTRAIT

Avant-propos

Le latin *impérial* constitue un sujet d'intérêt pour les spécialistes de latin et de langues classiques, ainsi que pour tous ceux qui étudient les lettres modernes et les langues romanes : à l'université, en France comme dans quelques autres pays, le cursus de ces étudiants comporte des cours d'*histoire de la langue* française ou de l'autre langue romane étudiée, du latin *classique* à nos jours. Et comme une bonne moitié de ce qui sépare le latin *classique* des langues romanes contemporaines a justement changé pendant l'époque où était parlé le latin *impérial*, c'est du coup la première moitié de leur programme de « phonétique » historique que les étudiants trouveront dans ce livre – avec en outre des concepts linguistiques qui infirment assez souvent de vieilles conceptions davantage littéraires que linguistiques (*diphthongues* conçues à partir des *lettres* et non des phonèmes, et donc définies comme des successions de deux *voyelles* dans une seule et même syllabe, etc.), d'anciens termes néogrammairiens considérés erronés depuis le milieu du XX^{ème} siècle (accent appelé *tonique* par méconnaissance des *tons*, unités distinctives et non contrastives, contrairement à l'accent, etc.), ou encore des notations phonétiques non conformes à celles de l'Alphabet Phonétique *International* pourtant en vigueur depuis plus d'un siècle et servant de *réfèrent commun à tous*, comme le système métrique *international* pour les mesures.

La plupart des ouvrages traitant du latin impérial a été écrite par des philologues et des néogrammairiens, qui ont étudié les écrits de la période impériale. Cependant, l'approche du linguiste peut être tout à fait différente : c'est pourquoi ce livre présente les principaux changements

linguistiques du latin impérial selon une vision structuraliste de la linguistique. De plus, le domaine traité dans ce livre a été étudié depuis longtemps, et pourtant à peu près tous les points abordés ici sont ou ont été l'objet de controverses, tant au niveau de la théorie linguistique que des conceptions géolinguistiques ou historiques relatives au latin, ou encore des faits de linguistique interne proprement dite. C'est que la linguistique est une science humaine et que, par conséquent, elle ne revêt pas ce caractère d'incontestabilité des sciences exactes, qui sont, pourtant, elles aussi sujettes à des querelles d'écoles. En matière d'histoire des langues, par exemple, qui peut affirmer avec certitude avoir raison, du philologue qui s'attache aux traces écrites ou du linguiste qui *interprète* les données brutes fournies par le philologue à tel point qu'il semble même parfois commettre des distorsions par rapport auxdites données ? Du linguiste qui voit dans la langue une bonne part d'inné et cherche donc ce qu'il y aurait d'universel dans le langage humain¹, ou de celui qui, comme nous, au contraire, perçoit cette conception comme une vision scientiste des sciences humaines, transformant la linguistique en une sous-division des sciences naturelles, parce qu'il pense que le langage est, à l'inverse, essentiellement acquis, socioculturel, quelle que soit la faculté humaine, innée, de parler² ? Autant

¹ Conformément à la philosophie positiviste qui avait imprégné les sciences humaines à la fin du XIX^{ème} siècle, dans une Europe admirative des progrès matériels résultant de la révolution industrielle, et qui cherchait des "lois" applicables au langage en toutes circonstances. Depuis le milieu du XX^{ème} siècle, aux Etats-Unis, la plupart des linguistes a recherché dans les langues des *universaux* du langage, partant du postulat que ce seraient les facteurs génétiquement hérités qui détermineraient les faits linguistiques davantage que les facteurs socioculturels ; ici encore, le contexte culturel du pays où ces théories sont nées et se sont développées aura orienté lesdites théories : le déterminisme génétique est en adéquation avec le déterminisme protestant dans lequel baignent traditionnellement les Etats-Unis. En d'autres termes, les sciences dans leur ensemble sont idéologiquement orientées par le contexte culturel dans lequel elles évoluent.

² Et l'on sait que l'apprentissage du langage chez les enfants en bas âge se construit progressivement *avec* le développement de la pensée en fonction d'allers et retours constants entre le langage et la pensée, l'un n'allant pas sans l'autre et vice-versa. Chez les enfants loups, privés de contacts avec d'autres êtres humains, il n'y a ni construction du langage ni développement de la pensée : passé le cap de l'adolescence, la malléabilité cérébrale amoindrie ne leur permet plus d'acquérir le langage et il semble que le degré de sophistication de la pensée reste alors cantonné à de très faibles capacités d'abstraction et de raisonnement, tellement langage et pensée sont liés. De sorte que l'acquis, socioculturel par définition, joue un rôle majeur dans le langage, ne laissant aux facteurs génétiques qu'une part infime, à savoir la faculté humaine de parler et quelques caractéristiques particulières qui constituent des traits de personnalité communs avec certains membres plus ou moins éloignés de la famille, comme la voix.

de querelles d'écoles dont les sciences humaines sont friandes. Le lecteur aura donc compris que cette variété d'approches de l'histoire de la langue latine est inhérente à ce domaine d'études, et que d'autres lectures sur le sujet pourront lui apporter d'autres visions d'autant plus nécessaires et complémentaires qu'elles sont différentes.

En ce qui concerne les théories linguistiques sous-jacentes au présent ouvrage, et tout particulièrement aux niveaux de la phonologie diachronique (qui constitue un domaine de l'histoire des langues), de la géographie et de l'histoire des langues en général, nous les avons discutées et développées dans un livre intitulé *L'articulation entre les conditionnements internes et externes en phonologie diachronique illustrée par l'évolution du phonétisme hispanique. Traité de phonologie diachronique*, de J. Pons (voir la bibliographie). Elles se situent dans la lignée des enseignements de Saussure, du Cercle linguistique de Prague, et, dans un certain nombre de cas ne relevant pas spécifiquement de la diachronie, des théories fonctionnalistes d'André Martinet. L'école fonctionnaliste a recours plus que toute autre à une « linguistique fondée sur les unités minimales et leurs relations »³. L'une des difficultés majeures de la linguistique interne consiste à savoir où se positionner sur un axe allant de la *forme* au *sens*, certaines écoles linguistiques se positionnant plus près de la forme (comme l'école fonctionnaliste à laquelle appartient l'auteur de ce livre) et d'autres plus près du sens, sans que l'on n'ait jamais pu déterminer de manière indiscutable où situer le curseur entre forme et sens puisque chacun des deux se construit en fonction de l'autre. C'est ainsi que, même dans le domaine linguistique le plus formalisé, la phonologie, le recours au sens s'avère nécessaire : c'est parce que deux mots changent de sens lors de la commutation d'un seul de leurs phonèmes avec un autre phonème que l'on peut conclure à l'existence de deux phonèmes différents. Autrement dit, le *signifiant* réfère par définition au *signifié* puisqu'il constitue un *signe* linguistique, et le signifié a besoin du signifiant pour exister formellement.

Ensuite, la linguistique interne pourrait même être *subdivisée* en deux : les systèmes homogènes⁴ comme le système phonologique, le système

³ Pour reprendre les termes de Costauvec et Guérin, *Syntaxe fonctionnelle*, p. 126.

⁴ Toutes les écoles linguistiques ne sont pas d'accord sur l'homogénéité de ces systèmes (établie par

morphologique et le système syntaxique sont structurés en un nombre *fini* d'unités (et donc de relations entre ces unités), et c'est probablement pour cette raison que ces systèmes sont homogènes. Les autres domaines de la linguistique, comme la sémantique, par exemple, référant à un nombre infini d'unités, sont hétérogènes⁵. Ce n'est donc pas un hasard si les grammaires, surtout les plus traditionnelles, excluent les domaines hétérogènes de leur champ d'étude : elles se focalisent ainsi sur des ensembles *finis*. De par notre formation de phonologue spécialisé en histoire et en géographie des langues, nous serons tenté de faire de même dans le présent ouvrage, en nous limitant même aux seules unités *signifiantes*, les phonèmes (et leurs réalisations phonétiques). Même si ce livre ne présente pas le phonétisme du latin classique et impérial dans le moindre détail, nous espérons tout de même offrir au lecteur une vision nouvelle de l'essentiel de ce phonétisme.

Saussure), certaines (surtout aux Etats-Unis) postulant, au contraire, qu'aucun système linguistique n'est homogène.

⁵ Il n'y a d'ailleurs rien de surprenant à ce que la sémantique soit hétérogène, puisqu'elle traite aussi du rapport entre la langue et les idées, *illimitées* par définition.

Symboles utilisés

[] : notations phonétiques⁶.

/ / : notations phonologiques ; les phonèmes figurent en minuscules, les archiphonèmes en majuscules, tous entre barres obliques.

< > : graphies⁷.

> : évolution en un autre phonème ou en un autre mot.

⁶ A la page 38 de ses *Eléments de linguistique générale*, A. Martinet écrit, sans en préciser davantage, que l'on emploie souvent, à tort, le mot *transcription* (phonétique) pour le mot *notation* (phonétique). En effet, le mot *notation* convient mieux que le mot *transcription* puisqu'il s'agit ici de *symboles* qui ne sont pas nécessairement des *lettres* (ainsi que le fait penser le mot *transcription*), comme pour une *notation* musicale (le mot latin *notatio* a justement été forgé sur le mot *nota*, qui signifiait *signe, marque*, et pourrait à son tour provenir du participe passé substantivé du verbe *noscere*, qui signifiait *apprendre à connaître*). Nous réserverons donc le mot *transcription(s)* aux manières selon lesquelles les divers auteurs faisaient correspondre telle ou telle prononciation à des *lettres* ; dans les autres cas de figure, nous utiliserons le mot *notation*, puisque nous nous référerons à des *symboles* et non à des *lettres*.

⁷ A l'inverse de l'alphabet sanscrit, les alphabets latin et grec transcrivaient chacun de la même manière la voyelle /i/ et la consonne semi-vocalique phonétiquement la plus proche, /j/. Il en était de même pour la voyelle /u/ et la consonne semi-vocalique phonétiquement la plus proche, /w/. A partir de la Renaissance, des érudits européens, préoccupés par les différences phonétiques dues aux diverses positions dans la syllabe, dans lesquelles apparaissaient les lettres latines <I> et <V>, ont proposé les lettres <j> et <J> pour transcrire la consonne /j/ (face aux lettres <i> et <I> qu'ils ont conservées pour la voyelle /i/), et les lettres <u> et <U> pour la voyelle /u/ (face aux lettres <v> et <V> qu'ils ont conservées pour transcrire la consonne /w/). Cependant, comme de nos jours il n'y a pas consensus entre les linguistes pour interpréter phonologiquement le statut de ce que l'on nomme habituellement (à tort, d'ailleurs) des *semi-voyelles* ou des *semi-consonnes*, nous transcrivons dans cet ouvrage les mots latins en lettres majuscules, excluant systématiquement toute autre transcription que <I> aussi bien pour [i] que pour [j], et <V> aussi bien pour [u] que pour [w], comme le faisaient les Romains quand ils écrivaient leur langue, le latin. Le lecteur, possédant à la fois des bases de latin et de phonétique, se devra de procéder, ne serait-ce que mentalement, à une transcription phonétique, voire phonologique des mots latins qu'il verra orthographiés.

Les symboles suivants sont extraits de l'A.P.I
(Alphabet Phonétique International) :

[p] <i>p</i> , comme dans le mot < <i>papier</i> >	[b] <i>b</i> , comme dans le mot < <i>babiole</i> >
[t] <i>t</i> , comme dans le mot < <i>taillon</i> >	[d] <i>d</i> , comme dans le mot < <i>déduire</i> >
[k] <i>k</i> , comme dans le mot < <i>cacophonie</i> >	[g] <i>g</i> , comme dans le mot < <i>gangrène</i> >
[f] <i>f</i> , comme dans le mot < <i>farfelu</i> >	[v] <i>v</i> , comme dans le mot < <i>valve</i> >
[s] <i>s</i> , comme dans le mot < <i>session</i> >	[z] <i>z</i> , comme dans le mot < <i>zigzag</i> >
[ʃ] <i>ch</i> , comme dans le mot < <i>chiche</i> >	[ʒ] <i>j</i> , comme dans le mot < <i>juger</i> >
[tʃ] <i>tch</i> , comme dans le mot < <i>Tchétchénie</i> >	[dʒ] <i>dj</i> , comme dans le mot < <i>jazz</i> >
[m] <i>m</i> , comme dans le mot < <i>maman</i> >	[n] <i>n</i> , comme dans le mot < <i>nénuphar</i> >
[ɲ] <i>gn</i> , comme dans le mot < <i>gagner</i> >	[ʎ] <i>gli</i> , comme dans le mot italien < <i>figlia</i> >
[r] <i>r</i> constitué d'un seul battement, comme dans le mot espagnol < <i>barato</i> >, [-rr-] <i>rr</i> constitué de plusieurs battements, comme dans le mot espagnol < <i>sierra</i> >	[l] <i>l</i> , comme dans le mot < <i>lilas</i> >, [ɫ] vélaire, comme dans les fins de syllabe en portugais
[β] <i>spirante</i> bilabiale, comme en position intervocalique en espagnol et en portugais (ce symbole devrait normalement être accompagné en dessous d'un signe diacritique indiquant l'ouverture, à savoir un petit T souscrit, pour ne pas être confondu avec la constrictive)	[ð] <i>spirante</i> alvéolaire, comme en position intervocalique en espagnol et en portugais (ce symbole devrait normalement être accompagné en dessous d'un signe diacritique indiquant l'ouverture, à savoir un petit T souscrit, pour ne pas être confondu avec la constrictive)
[ɥ] <i>spirante</i> vélaire, comme en position intervocalique en espagnol et en portugais	[̃] nasalisation de la voyelle, comme dans le mot < <i>dent</i> >
[h] <i>h</i> , consonne dite à tort <i>aspirée</i> mais en fait <i>expirée</i> , comme dans les langues germaniques ou dans les langues indo-aryennes	[ˈ] accent, noté juste avant le début de la syllabe accentuée
[j] <i>y</i> , comme dans le mot < <i>yoyo</i> >	[w] <i>ou</i> , comme dans le mot < <i>ouate</i> >
[u] <i>ou</i> , comme dans le mot < <i>chou</i> >	[i] <i>i</i> , comme dans le mot < <i>ri</i> >
[o] <i>o</i> , comme dans le mot < <i>peau</i> >	[e] <i>e</i> , comme dans le mot < <i>dé</i> >
[ɔ] <i>o</i> , comme dans le mot < <i>pomme</i> >	[ɛ] <i>ai</i> , comme dans le mot < <i>laide</i> >
[a] <i>a</i> , comme dans le mot < <i>pas</i> >	[.] <i>limite de syllabe</i> , parfois mentionnée pour des besoins explicatifs (cette notation est facultative, selon les instructions de l'API)
[:] <i>longueur</i> de la voyelle ou de la consonne, notée juste après celle-ci.	[˙] un seul point en haut sert à noter une voyelle ou une consonne <i>mi-longue</i> qui précède ce point
[.] <i>limite de syllabe</i> , parfois mentionnée pour des besoins explicatifs (cette notation est facultative, selon les instructions de l'API)	

Introduction

L'évolution du latin de la période classique au latin impérial a été étudiée par les latinistes et, bien davantage, par les romanistes, ce qui offre à ce domaine deux perceptions sinon nettement différentes, tout du moins complémentaires – et il est toujours intéressant de connaître les diverses façons dont est abordé un domaine donné. Cet ouvrage présente non seulement une vision romanistique du latin impérial mais aussi une approche qui est conçue selon le prisme de la reconstitution et du raisonnement de certains linguistes fonctionnalistes.

S'il est possible d'étudier le latin classique (même au seul niveau linguistique) sans se référer à la période impériale du latin, cela semble inconcevable aux romanistes, non sans raison : le latin impérial représente une étape intermédiaire entre le latin classique et les langues romanes. De plus, il semble très proche de l'italien contemporain, et si éloigné du latin classique qu'il est légitime de se demander si une autre langue dans le monde a connu en si peu de temps une évolution aussi ample, telle que *mihi liber est*, « j'ai un livre » (littéralement « à moi livre est »), soit devenu *['abjo 'uno 'libro], qui aurait été écrit *habeo unum librum* en raison du poids de la tradition littéraire du latin classique.

A titre de comparaison, à l'autre extrémité du domaine linguistique dit « indoeuropéen », les langues indo-aryennes dans leur ensemble ont conservé du sanscrit, après plusieurs millénaires, cette structure syntaxique assez proche de celle du latin classique, sans article, avec le verbe plutôt à la fin de la proposition et la possession exprimée par le verbe *être* complété par un pronom agencé sans préposition (ou plutôt sans postposition en ce qui

concerne les langues indo-aryennes). Le nombre et l'ampleur des changements linguistiques furent alors tels qu'il est probable qu'un illettré parlant latin à la période impériale ne devait plus comprendre grand chose d'un discours en latin classique, de la même manière qu'un francophone ne comprend actuellement pas davantage le français médiéval. Le latin impérial était ainsi devenu plus proche des langues romanes contemporaines, et tout particulièrement de l'italien, que du latin classique.

Globalement, les changements linguistiques distinguant le plus le latin impérial (et même les langues romanes contemporaines, qui prolongent le latin impérial) du latin classique ont probablement été, d'une part, la transformation de la quantité vocalique en une opposition de timbres vocaliques, de surcroît changés pour la plupart d'entre eux ; et, d'autre part, l'évolution qui a consisté à passer de structures morphosyntaxiques synthétiques à des structures analytiques, avec tout ce que cela a entraîné, et, particulièrement, la perte en morphologie de nombreuses flexions verbales et surtout nominales au profit de tournures périphrastiques, et le passage, en syntaxe, de la subordination des mots, qui permettait leur disjonction, à leur juxtaposition, avec une place devenue quasiment fixe.

Il peut paraître, *a priori*, étrange que le latin impérial ait été plus innovateur par rapport au latin classique que le français contemporain par rapport au latin impérial : c'est que le français a subi des transformations d'ampleur moins importante et que c'est en latin impérial que sont survenus, notamment, un nouveau « mécanisme » interne à la langue, l'inversion dans la hiérarchie des paramètres acoustiques caractérisant l'accent aux dépens de la hauteur et au profit de l'intensité, et la perte des quantités vocalique et syllabique, ainsi que, au plan syntaxique, un système qui est *grosso modo* celui que connaissent les langues romanes et qui est radicalement différent de celui du latin classique. Aucune langue romane n'a connu des innovations de cette importance et, dans le domaine dit « indo-européen », les langues indo-aryennes, le perse ou le grec ne semblent pas avoir connu des innovations d'une telle ampleur. Cela dit, il convient de ne pas oublier que même si nous postulons que le « mécanisme » interne au latin impérial est différent de celui du latin classique, le latin impérial est la même langue que le latin classique.

Comme les graphies sont généralement très conservatrices, les langues écrites présentent souvent une orthographe archaïque, qui peut correspondre à une prononciation datant de nombreux siècles en arrière : c'est le cas, par exemple, du mot français <doigt>, qui aurait peut-être été orthographié *<dua> s'il avait été prononcé comme de nos jours – et le prestige culturel du latin classique n'a fait qu'amplifier cette tendance, au point qu'aujourd'hui encore le latin classique est conçu et appris comme constituant *le* latin tout court. Ce sont donc généralement les fautes d'orthographe, localisées dans l'espace et dans le temps, qui renseignent le chercheur sur une prononciation différente d'autant plus probable que la même faute revient souvent. Mais une bonne part revient au raisonnement du linguiste, grâce auquel il devient possible de situer des évolutions qu'il serait très difficile, voire impossible de localiser autrement.

C'est ainsi que nous proposons le début de l'Empire, en 27 avant Jésus-Christ, comme date majeure d'activation probable des premiers (et plus nombreux), changements linguistiques du latin impérial : les graphies n'avaient pas encore changé à cette date, et nous avons donc fait correspondre lesdits changements linguistiques à un événement géopolitique de premier plan, l'avènement de l'Empire à Rome, et la prospérité qui s'en suivit après une période de graves dissensions au sein de la république romaine, en accord avec cette théorie socioculturelle de la linguistique qui fait correspondre l'activation des changements linguistiques à une période sociale prospère conséquente à un événement géopolitique majeur dans l'histoire du peuple concerné. Le premier chapitre de cet ouvrage se réfère à ces facteurs dits *externes* à la langue (latine, ici), les chapitres suivants se concentreront sur les facteurs *internes*, davantage abordés dans l'étude des langues. Même si les facteurs externes sont parfois envisagés dans le cadre de leur application à la langue étudiée, leur théorisation est avant tout le fait de linguistes spécialisés en sociolinguistique, les spécialistes en géolinguistique étant rarissimes – et nous avons ici appliqué un certain type de géolinguistique, basé sur une interprétation géopolitique des ondes linguistiques. De sorte qu'il est tout à fait possible que le lecteur apprécie tous les chapitres de ce livre à l'exception du premier, dont les conceptions peuvent apparaître trop inhabituelles et donc déranger des idées reçues et largement acceptées.

Chapitre premier

Latin impérial

et unité linguistique de l'empire romain

Cet ouvrage traite du phonétisme du latin classique et du latin impérial : il peut donc paraître surprenant qu'y figurent les thèmes abordés dans ce premier chapitre. En effet, le phonétisme a trait à l'une des deux articulations du langage (selon une conception que l'on doit au linguiste André Martinet, qui distingue les phénomènes phonologiques, en rapport avec les plus petites unités *signifiantes*, appelées *phonèmes*, et les phénomènes d'ordre morphosyntaxique, en rapport avec les plus petites unités *significatives*, appelées *monèmes*). L'ensemble relève de la linguistique *interne* (à laquelle nous faisons correspondre l'adjectif *endolinguistique*, qui est un néologisme nécessaire en l'absence d'adjectif à ce sujet).

Mais l'histoire des langues, également appelée linguistique diachronique, est le résultat d'une combinaison subtile de facteurs internes et de facteurs externes articulés entre eux de manière très précise⁸. Le *langage humain* est donc définissable comme un *ensemble* de *systèmes structurés* et constitués de *symboles* porteurs de *sens* et portés par une *forme*, systèmes dont l'extrême *variabilité* est déterminée par des facteurs *individuels*, qui sont à la fois *psycholinguistiques* dans ce qui a trait aux structures *internes* de l'idiome employé par un locuteur donné, et à la fois *sociolinguistiques* dans ce qui a trait aux *échanges* avec les autres locuteurs. Dans le cadre de la *communication*, les facteurs individuels sont donc

⁸ D'où le titre du travail de Pons que nous avons cité dans l'introduction (et dans la bibliographie).

déterminés par des facteurs *sociolinguistiques* qui sont eux-mêmes déterminés, à une autre échelle, par des facteurs *géolinguistiques* (en fait, *géopolitico-linguistiques*, comme nous le verrons plus loin).

Les facteurs *socioculturels*, **exolinguistiques**, relèvent de leur contexte *sociologique* et *géopolitique*, et **activent** les changements linguistiques *endogènes*, qui se produisent alors rapidement là où ils sont activés, alors que les facteurs **endolinguistiques orientent** lesdits changements en conformité avec le *mécanisme*⁹ *endolinguistique* de la langue concernée. Il est à noter que cela s'applique à l'*origine* des changements linguistiques, brusques et discrets¹⁰, activés à une période et en un lieu donnés, alors que la *propagation* de ces changements est relativement continue et plus ou moins graduelle, aussi bien dans l'espace que dans le temps.

Nous allons voir très brièvement dans ce chapitre les principaux faits *exolinguistiques* (c'est-à-dire relevant de la linguistique *externe*) permettant de mieux comprendre comment le *contexte socioculturel* a pu influencer, activer les facteurs *endolinguistiques* d'ordre phonique en latin.

I. – Le concept de latin impérial

Le latin impérial n'est en fait rien d'autre que ce que l'on nomme le plus souvent latin « vulgaire » : la première appellation, beaucoup plus récente et beaucoup moins fréquente que l'autre, relève d'une conception géopolitique, alors que cette dernière est d'ordre sociologique. Le latin *vulgaire* est considéré comme le registre de la langue parlée *communément*, le mot *vulgaire* étant employé ici au sens le plus proche de son étymologie, *vulgus* signifiant « le commun des hommes » – par opposition au latin *classique*, registre linguistique devenu conservateur et savant après la période classique, alors que le registre populaire du latin commençait à s'en distinguer nettement.

Nous préférons l'appellation de latin « impérial », en référence à l'époque de la Rome impériale pendant laquelle il fut parlé, estimant que ce

⁹ E. Bourciez, à la page 8 des *Éléments de linguistique romane*, parle de « la structure même de la langue, [...] ce qui peut être appelé son mécanisme interne ».

¹⁰ Au sens mathématique du terme *discret* : on passe d'une unité à une autre sans intermédiaire, de manière *catégorielle*.

sont les facteurs géopolitiques qui déterminent les facteurs sociologiques et non l'inverse, même si, à son tour, la géopolitique peut être influencée par la sociologie. Cela est probablement dû à une question d'échelle : ce qui est plus grand a généralement davantage d'influence sur ce qui est plus petit que l'inverse. Par exemple, quelles que soient ses diverses classes sociales d'origine, un peuple envahi et réduit en esclavage verra les facteurs géopolitiques qui l'ont mené à cet état prendre largement le pas sur ses facteurs sociologiques traditionnels. A l'autre bout de l'échelle géopolitique, les sociétés de l'Europe de l'ouest n'étaient plus du tout les mêmes au début du XX^{ème} siècle, à l'apogée de l'expansion coloniale européenne, qu'avant Christophe Colomb : ici aussi, les facteurs géopolitiques ont été plus importants que les facteurs sociologiques.

Il existe une autre terminologie, elle aussi d'emploi plus limité et plus récent : latin *tardif*. Ici, la référence n'est ni sociologique (comme pour le latin *vulgaire*) ni géopolitique (comme pour le latin *impérial*), mais chronologique. Elle nous semble plus juste que l'appellation de latin vulgaire mais moins déterminante que celle de latin impérial, les langues étant avant tout le résultat de facteurs géopolitiques.

D'autre part, il est fréquent d'affirmer que le latin classique aurait constitué un registre littéraire utilisé par les seules personnes instruites. Nous ne partageons pas cette vision : au premier siècle avant J.C., à l'apogée de la période républicaine, le latin classique a dû être parlé par l'ensemble de la population romaine, qui l'utilisait comme *koiné*. Et l'on sait qu'à l'époque classique les élites culturelles romaines s'exprimaient en grec¹¹, ce qui signifie que le latin classique n'était alors pas employé comme registre littéraire *marqué* par rapport au registre parlé.

En ce qui concerne la datation du latin impérial, Hermann écrit : « le latin vulgaire étant la langue parlée des gens peu influencée par la tradition littéraire, on est en droit de parler de latin vulgaire à partir du moment où une tradition littéraire existe, c'est-à-dire au moins depuis le dernier siècle de la République. Cependant, les premières informations relativement nombreuses et systématiques au sujet du latin vulgaire proviennent seulement du I^{er} siècle de notre ère (inscriptions de Pompéi, ouvrage de Pétrone [...]), aussi n'a-t-on guère l'habitude de remonter plus loin. Quant au point chronologique final, il coïncide nécessairement avec l'extinction du latin, langue vivante »¹².

Complétons ces propos en reliant langue et géopolitique, les langues étant des vecteurs sociologiques et, à plus grande échelle, géopolitiques : par convention, nous dirons que le latin impérial fut le latin parlé à Rome

¹¹ Cf. Hagège, *Halte à la mort des langues*, pp. 182-186.

¹² Cf. Hermann, *Le latin vulgaire*, p. 16.

et dans son empire *périméditerranéen*¹³ à la période impériale, du début de l'ère impériale, en 27 avant J. C., à la fin de la Rome antique, en 476 après J. C. Soit 503 ans, à mettre en rapport avec la durée de 243 ans du latin de l'époque royale, influencé par l'étrusque, langue du peuple avec lequel le minuscule royaume romain était en état de dépendance géopolitique, de 753 avant J. C. à 510 avant J.C., et à mettre en relation avec le latin de l'époque républicaine, de 510 avant J. C. à 27 avant J.C., période de 483 ans à la fin de laquelle se situe le latin classique, qui appartient également au registre parlé à cette seule époque, et dont l'immense prestige culturel en fit depuis lors la référence en matière de latin écrit, au point qu'il y a adéquation entre le mot latin et l'état de cette langue telle qu'elle fut parlée au premier siècle avant J. C. De sorte qu'il est légitime d'affirmer que, avec une durée d'un demi-millénaire sur les 1229 ans d'histoire de la Rome antique, le latin impérial dura 41 %, soit près de la moitié, de la période pendant laquelle exista la Rome antique. C'est dire l'importance du latin impérial, souvent masquée et donc ignorée à cause de l'ombre que lui porte le latin classique, et qui fait que le latin impérial est ainsi généralement conçu comme un simple registre parlé constituant une dégradation du latin classique, intermédiaire entre celui-ci et les langues romanes.

Il est d'ailleurs intéressant d'observer que la frontière entre latin classique et latin impérial n'a pas dû être facile à établir pour les locuteurs, même instruits, de la Rome impériale, comme l'atteste par exemple le latin d'Eglise, tel que l'on peut l'entendre de nos jours encore dans la bouche des divers Papes successifs, avec une morphologie et une syntaxe classiques, fixées par l'écrit, et la prononciation du latin impérial, audible dans des mots comme <PACE>, où la lettre <C> de ce mot est prononcée [tʃ] comme en latin impérial et non [k] comme en latin classique. En fait, cette prononciation est probablement celle qui était en vigueur à Rome lors des débuts du Christianisme – le roumain et l'italien ont conservé ce [tʃ] alors que les autres langues romanes l'ont transformé en [ts] puis en [s], et enfin en [θ] (inter-dentale) en castillan.

Finalement, l'empire romain d'Occident fut démantelé en 476 et Rome se dépeupla alors considérablement pendant les décennies qui suivirent. Ce

¹³ Le mot *méditerranéen* porte très bien son nom : *au milieu des terres* (de l'empire romain).

fut la fin de cette civilisation, de sorte que l'on peut postuler cette date comme fin du latin en tant que *langue* proprement dite, donc comme idiome entièrement *autonome, libre d'influences phonologiques, morphologiques et syntaxiques provenant d'autres langues*. Depuis lors, le latin se figea comme langue vivante en voie de fossilisation là où les langues romanes commençaient à évoluer (librement, donc) : par conséquent, il vaudrait mieux éviter de parler de latin vulgaire pour évoquer le début des langues romanes parlées *après* l'indépendance des peuples les parlant par rapport à l'empire romain d'Occident.

Deux cas de figure sont alors à considérer après l'indépendance de la Dacie, en 271, de l'Hispanie, en 409, de la Gaule et de la botte italienne, en 476 (en n'envisageant que les territoires où se développeront plus tard les langues romanes contemporaines en Europe) : dans les contrées désormais indépendantes de Rome, le latin parlé reste *grosso modo* le même (à l'exception du lexique) pendant des décennies, voire des siècles, jusqu'à ce qu'apparaissent les premiers changements linguistiques spécifiques à telle ou telle langue romane. Ou sinon, deuxième cas de figure, commencent les premières évolutions linguistiques de telle ou telle langue romane. Dans le premier cas, le peuple parle latin impérial – mais un latin impérial qui reste figé ailleurs que dans son lexique, ou qui subit les influences exogènes d'un peuple tiers venu l'envahir –, dans le deuxième cas, il ne parle plus latin mais une langue romane.

Bien entendu, les critères basés sur les facteurs géopolitiques pour déterminer les limites temporelles d'une langue sont d'autant plus discutables que la linguistique n'est pas une science exacte, pas davantage que d'autres sciences humaines comme la littérature ou l'histoire, d'ailleurs. Cependant, en plus du fait qu'ils reposent sur la dimension territoriale et historique des langues, ils présentent le grand avantage d'être cohérents et d'éviter ainsi des conceptions tellement floues qu'il est fréquent de lire chez un même auteur qu'il y a eu diphtongaison *pan-romane* de [e] bref en position accentuée dès le I^{er} siècle après J.-C. alors que des idiomes *romans* parlés sept siècles plus tard sont qualifiés de *latin*, comme si la période *romane* avait précédé la période *latine*...

II. – La norme linguistique de l'Empire romain

Une question particulière fait l'objet d'opinions controversées : les différences linguistiques que les idiomes romans ont connues en leur début, sarde compris, sont-elles à attribuer à des différences dialectales du latin, aux idiomes romans naissants ou aux deux selon les cas de figure ? Faut-il y voir l'effet de substrats ou encore l'origine provinciale des soldats ou des colons romains ? Les réponses relèvent avant tout de considérations d'ordre théorique, pour ne pas dire quasiment de querelles d'écoles, et les lignes qui suivent n'y échappent pas. Examinons donc brièvement les principaux cas de figure.

Il est généralement admis que de nombreux changements linguistiques seraient dus à un effet de substrat, c'est-à-dire à l'influence d'un ancien idiome sur un nouvel idiome parlé au même endroit et venu supplanter l'ancien idiome. C'est également ainsi que l'on explique bien souvent des différences entre dialectes géographiquement voisins, voire entre langues territorialement voisines. Cependant, certains linguistes fonctionnalistes n'ont eu recours au concept de substrat que lorsqu'ils n'avaient trouvé aucune autre explication, ce qui fait penser qu'ils n'ont employé ce concept que comme s'ils l'utilisaient comme un joker. Certains d'entre eux reconnaissent même en privé qu'ils ne croient guère au substrat. Pour notre part, lors de l'étude de certains systèmes phonologiques hispaniques médiévaux dans leur totalité, nous avons découvert (ou croyons avoir trouvé) des explications également dans les cas où le recours aux substrats était systématique et admis de tous.

Cela nous a mené à nous demander pourquoi le concept de substrat serait inopérant en ce qui concerne les systèmes linguistiques *homogènes* comme les systèmes phonologiques, morphologiques et syntaxiques (à l'inverse du lexique et de la sémantique), et nous avons alors émis l'idée que l'idiome¹⁴ à l'origine des substrats était un idiome géopolitiquement

¹⁴Il convient de distinguer, selon une échelle géolinguistique décroissante, *langue*, *dialecte*, et *parler* (parfois également appelé *patois*), et selon une échelle sociolinguistique décroissante, *sociolecte* et *idiolecte*. Le terme *idiome* regroupe de manière commode tout ce qui précède. Le lecteur intéressé, au plan théorique, par la distinction entre langue, dialecte et parler consultera tout particulièrement la première partie du livre de Pons mentionné dans l'introduction et dans la bibliographie.